

de la république, à laquelle Kinsbergen a depuis redonné son premier esprit, manquait alors de tout ce qui l'avait fait anciennement si fort respecter; soit défaut d'intelligence, soit défaut d'activité, ses amiraux remplirent mal une mission qu'on regardait avec raison comme importante. Il fallut qu'après quatre campagnes d'une croisière inutile, leurs maîtres consentissent à un accommodement honteux et cher.

Le hasard avait donné au Danemarck des ministres qui avaient la rage de jouer un rôle. Cent projets tous également extravagans les occupèrent successivement. Dans leur délire ils imaginèrent de se lier d'affaires avec Maroc, auquel leur pays n'avait rien à vendre, dont leur pays ne pouvait consommer aucune production. Pour une redevance annuelle de 50,000 piastres fortes, ou d'environ 100,000 écus, Mohammed leur accorda un privilège exclusif pour la partie des côtes qui s'étend depuis Salé jusqu'à Saffi, deux villes destinées à servir d'entrepôt à un commerce qu'on assurait devoir être immense. Les événemens ne tardèrent pas à détromper l'association, qui, sur la foi des depositaires de l'autorité publique, avait confié de très-gros capitaux à ce monopole. Les intéressés se trouvèrent ruinés avant d'avoir parcouru la moitié de la carrière que Mock et Bernstorff se félicitaient follement de leur avoir ouverte.

Un sacrifice très-étendu fait à Maroc, en artille-

rie, en mâture, en bois de construction, valut en 1763 la paix à la Suède. Cette puissance s'obligea de plus à une espèce de tribut annuel d'un peu plus de 100,000 francs, qu'on croyait pouvoir faire en munitions navales, et qui fut exigé en argent jusqu'en 1771. Gustave, arrivé au trône, se refusa à cette humiliation. Après bien des négociations il fut convenu que ce prince enverrait tous les deux ans un ambassadeur et un présent, dont la valeur ne fut point fixée.

La cour de Lisbonne, qui avait long-temps régné sur une partie de la Mauritanie et qui n'y avait plus d'établissement, se détermina en 1773 à rechercher l'alliance de Mohammed, dont les corsaires inquiétaient de loin à loin les côtes du Portugal, et qui pouvaient un jour les infester davantage. Les deux puissances traitèrent avec une égalité entière. Leur liaison s'est bornée à des politesses réciproques. Maroc envoie par intervalle quelques beaux chevaux. Ceux qui les ont conduits sont toujours accueillis avec distinction, et ne reprennent jamais la route de l'Afrique sans être chargés de très-riches dons pour leur maître.

Les maux que les Espagnols et les Maures s'étaient mutuellement causés pendant plusieurs siècles avaient allumé entre les deux nations une haine qui paraissait ne devoir jamais s'éteindre. La cour de Madrid se lassa la première de ces animosités, et désira un rapprochement. Elle ne l'obtint, en 1767, qu'après avoir abandonné ses



trésors et ses chantiers aux besoins et à l'avidité de Mohammed. Tant de générosité n'empêcha pas le prince africain de mettre en 1774 le siège devant Mélille, sous prétexte que ses traités avec le roi Charles se bornaient à la navigation. Cette perfidie, qui n'eut aucun genre de succès, sema entre les nouveaux alliés une défiance qui ne différait que peu d'une guerre ouverte. Les hostilités qui éclatèrent dans la suite entre l'Espagne et l'Angleterre fournirent à Mohammed l'occasion de réparer ses torts. Il refusa tout approvisionnement à Gibraltar; il ouvrit ses ports et ses magasins aux Castellans; il permit qu'on établît sur ses côtes des signaux qui avertissaient Cadix de tous les mouvemens qu'il lui convenait d'apprendre. Des services si réels et si éclatans ne l'empêchèrent pas de soupçonner que le grand armement qui se préparait en Andalousie fondrait un jour sur ses états. Ses alarmes ne se dissipèrent que lorsque cette nombreuse flotte eut tourné ses voiles vers Alger.

Ce fut en 1765 que Venise traita avec Maroc. La république donna d'abord beaucoup d'argent, et s'engagea pour la suite à une redevance annuelle de 100,000 francs. Des nuages s'élevèrent entre les contractans. Ils tiraient leur origine de l'avidité de Mohammed. Le sénat se refusa quelque temps à la satisfaire. Sa fierté se plia enfin à des circonstances impérieuses, et l'harmonie se trouva rétablie.

Louis XIV venait de conclure avec Alger, Tunis et Tripoli, une paix plus ou moins chèrement achetée. Il voulut l'avoir avec Maroc. Pour y déterminer cette puissance il envoya, en 1680 et en 1681, devant Salé une forte escadre avec la double commission de négocier et de combattre. Les propositions dont elle était chargée furent rejetées, et un appareil si imposant se réduisit à la destruction de quelques corsaires. Cependant les deux souverains s'envoyèrent des ambassadeurs. Mais aussitôt qu'Ismaël eut reçu les riches présens que la magnificence de la cour de Versailles lui avait fait espérer, il désavoua toutes les paroles portées en son nom, toutes celles qu'il avait personnellement données. Une mauvaise foi si manifeste persuada la France qu'il fallait renoncer à un accommodement raisonnable tout le temps que ce prince perfide occuperait le trône. Après lui l'autorité fut si opiniâtrément, si cruellement, si constamment disputée, l'état tomba dans une telle anarchie qu'on n'aurait su avec qui traiter. Mohammed prit les rênes de l'empire, et les commencemens de son règne furent d'un heureux augure pour la suite. Les conseils de Louis XV crurent devoir s'occuper alors d'un rapprochement. On trouva les prétentions du roi maure exagérées, et pour l'amener à une modération convenable, le bombardement de Rabat, de Salé, de l'Arrache, fut décidé en 1765. L'expé-



dition, concertée sans vues, fut exécutée sans intelligence. Tout fut humiliant, tout fut malheureux dans cette fatale entreprise. Des armemens mieux dirigés pouvaient exécuter un jour et dans peu ce que le premier aurait dû faire. Il est douteux si cette crainte influa sur la conduite de l'empereur de Maroc; ce qui est sûr, c'est que quelques mois après la fin des hostilités il vendit son alliance au prix qu'il voulut y mettre.

La paix avec Maroc ne coûta rien ou ne coûta que peu en 1783 à la Toscane et à Trieste. Elle ne fut pas plus chère en 1786 pour les États-Unis de l'Amérique.

Gênes, Naples, Raguse n'ont point de traité. Une trêve qui peut être à chaque moment rompue fait toute la sûreté de leurs navigateurs.

On a généralement blâmé les nations chrétiennes de s'être prosternées devant des barbares qui n'ont ni force ni intelligence. Peut-être pourrait-on absoudre la Suède, le Danemarck, la Hollande, dont les bâtimens de guerre ne sauraient atteindre des corsaires qui se tiennent dans des rivières peu profondes, et n'en sortent que pour fondre sur des navires plus faibles qu'eux. Le Portugal, l'Espagne, l'Angleterre, la France doivent être jugés plus sévèrement. Le moindre de ces états pourrait, malgré les bas fonds; jeter cinq ou six mille hommes sur des plages sans défense. De l'aveu des bons ob-

servateurs ce nombre d'hommes bien disciplinés et bien conduits serait plus que suffisant pour conquérir toutes les plaines de ce vaste empire.

L'argent qu'avaient valu à Mohammed tant de traités conclus avec les puissances européennes, l'argent qu'il retirait de ses douanes, plus fréquentes qu'elles ne l'avaient été à aucune époque; l'argent qu'à l'imitation de ses aïeux, il arrachait à des sujets habituellement opprimés, ces moyens réunis le mirent en état de construire quelques villes, de réparer des forteresses, d'élever des mosquées, de bâtir des marchés publics, d'acheter des instrumens de guerre, d'assiéger à grands frais deux ports dépendans du Portugal et de l'Espagne, d'envoyer en présent 4 à 5,000,000 de livres au grand-seigneur, engagé dans une guerre désastreuse contre la Russie.

Ce que ces grands objets de dépense n'avaient pas absorbé, Mohammed l'employa à briser les fers des musulmans esclaves dans la chrétienté. Il commença en 1782 par ses sujets. Sa bienfaisance s'étendit les années suivantes sur les Algériens, sur les Tunisiens, sur les Tripolitains et sur les Turcs. Malte seule reçut en 1789 1,500,000 livres pour cinq cents de ces malheureux entassés dans ses chiourmes. Peu après il publia que tous les disciples de Jésus qui gémissaient en Afrique dans la servitude seraient rachetés à ses dépens et échangés contre un



égal nombre de sectateurs de l'Alcoran. Comme les Algériens paraissaient peu disposés à seconder un arrangement qui leur paraissait contraire à leurs intérêts, il menaça de l'indignation divine tous ceux qui se refuseraient à cet acte de miséricorde. L'exécution d'un projet si humain l'occupait uniquement lorsque la mort termina, au mois d'avril 1790, un règne de trente-trois ans.

Durant cette longue carrière, Mohammed fut toujours sobre, toujours appliqué, toujours communicatif. Aucun de ses sujets ou de ses voisins n'eut à se plaindre de sa férocité ou de son humeur. Sans s'être élevé aux grands principes du gouvernement, il avait saisi quelques vérités isolées qui rendirent son administration moins déraisonnable et moins destructive que celle de ses ancêtres. On lui reprochera toujours d'avoir surchargé ses peuples, d'avoir compté pour rien ou pour peu de chose les engagements les plus solennels, d'avoir formé et abandonné ses entreprises avec une légèreté qui les rendait souvent inutiles et même quelquefois ruineuses. Son successeur le fera-t-il regretter? A juger de l'avenir par le passé il faudrait le craindre.

On vient de parcourir le plus rapidement qu'il était possible les événemens dont la Mauritanie fut le théâtre, depuis l'origine des choses jusqu'à notre âge. Il est temps de voir où un si grand nombre de révolutions plus ou moins

sanglantes ont conduit cette région presque toujours infortunée.

Le pays peut avoir six cents milles de long sur la Méditerranée ou sur l'Océan, et depuis cent trente jusqu'à deux cent soixante milles de largeur. Le climat en est généralement sain et plus tempéré que sa position ne le ferait espérer. Les neiges de l'Atlas le rafraîchissent au voisinage des montagnes, et les vents de mer sur les côtes. Ce n'est guère que dans les plaines de l'intérieur que les chaleurs se font trop vivement sentir. Heureusement la fraîcheur des nuits y dédommage des ardeurs du jour.

Le globe offrirait difficilement un sol supérieur à celui de cet empire. Les provinces septentrionales abondent en fruits, en cire, en vin et en laine. Les champs, quoique labourés avec des socs de bois, sans engrais et à cinq ou six pouces seulement de profondeur, y multiplient depuis vingt jusqu'à soixante fois la semence. Au sud ce sont des productions plus riches; l'huile, le coton, l'indigo, le sucre. Si la fertilité du territoire n'était sans cesse contrariée par les opérations oppressives du gouvernement et par le découragement des habitans, qui en est une suite nécessaire, on y recueillerait assez de subsistances pour une population quadruple, et les exportations surpasseraient encore la consommation.

Les animaux domestiques sont variés et mul-



tipliés dans la Mauritanie. On y place les brebis au rang des plus utiles. Leur dépouille est de bonne qualité et acquerrait infailliblement ce qui peut lui manquer de perfection si le moindre soin était donné au choix des espèces et des pâturages. Une partie des toisons est mise en œuvre dans le pays même; les navigateurs étrangers emportent le reste. Les bœufs, quoique très-petits, sont dans la proportion aussi nombreux que les moutons. Il en faut pour le labourage, il en faut pour la consommation de chaque famille, qui en sale un au moins toutes les années; il en faut pour l'approvisionnement de Gibraltar; il en faut pour la grande exportation qui se fait de cuirs. Les avantages que le nord de l'empire tire du taureau et de la vache, le chameau les procure au sud, et de plus grands encore. Il y sert à l'exploitation des terres; il y sert à la nourriture par sa chair et par son lait; il y sert à voiturer d'énormes fardeaux à des distances immenses; il y sert à transporter des familles entières avec tous leurs meubles; tant de services, il les rend sans l'espoir, sans le besoin d'un bon traitement. Comme le mulet n'est sujet qu'à peu de maladies, qu'il n'exige pas de grands soins, qu'une nourriture grossière lui suffit, les gens de la campagne ont contracté l'habitude d'en faire leur monture la plus ordinaire. Si rien ne contrariait la sortie de cet animal, propre à beaucoup d'usages, il s'en fe-

rait une grande exportation. Les chevaux maures, si célèbres dans l'antiquité, ne sont plus ce qu'ils étaient. On n'en voit de quelque beauté que dans les haras du prince. Un simple citoyen, auquel il est défendu d'en vendre aux étrangers et qui est comme assuré que les agens du gouvernement le dépouilleront de ceux qui auront pu fixer leur attention, ne fait jamais les dépenses nécessaires pour se procurer des races distinguées. Elles sont cependant un peu meilleures à une grande distance des résidences impériales, parce qu'on y est moins habituellement surveillé. La principale consommation des chevaux se fait dans l'armée. On les monte jeunes, on les ménage peu, et leur durée se prolonge rarement au-delà de huit ou dix ans.

La volaille est médiocre à Maroc; le pigeon excellent, la perdrix détestable, le lièvre bon. On n'y voit que peu de gros gibier. L'espèce la moins rare est le sanglier, moins gros et moins destructeur que celui de nos contrées.

Les richesses souterraines sont plus multipliées à Maroc qu'on ne le pense ordinairement. Dans la plaine sont des mines abondantes de sel qu'on n'exploite pas, parce que cette production est si commune sur les rivages de la mer et sur plusieurs lacs, qu'il ne coûte que la peine de le ramasser. Nous ignorons si la nature a prodigué de grands trésors aux montagnes septentrionales de l'empire; mais il en existe très-certainement



dans les montagnes du midi. Les plus connus sont ceux qu'offre le territoire de Doulit au royaume de Sus. Des mains exercées y tiraient beaucoup d'argent des entrailles de la terre : telle est l'inexpérience des ouvriers employés à ce genre de travail que le produit qu'ils obtiennent couvre très-rarement les dépenses qu'on est obligé de faire. Ces travaux sont un peu mieux récompensés par le fer, sans l'être toutefois assez pour beaucoup encourager les entrepreneurs. Le peu que des travaux mal dirigés procurent de ce métal sert à fabriquer une partie des sabres, des fusils, des poignards, que les besoins ou les habitudes du pays exigent. Il sortait du temps de Strabon beaucoup de cuivre de la Mauritanie. On en vend encore, et cette vente pourrait s'élever fort haut si des droits excessifs ne s'opposaient à son exportation.

A Alger, à Tunis, à Tripoli, l'Atlas est rempli de tribus connues sous le nom de Cabiles, et qui à Maroc portent celui de Berbers. Les usages des unes et des autres n'ont jamais varié parce qu'elles sont restées toujours isolées, et que ceux de leurs membres que leur inquiétude avait poussés à des guerres éloignées ne sont jamais rentrés dans leurs foyers. Toutes ou la plupart ont maintenu leur indépendance, ou l'ont recouvrée plus ou moins anciennement. Une vie diséteuse, l'habitude de combattre les

lions et les tigres, un caractère féroce, ont été les gardiens de leur liberté. Les efforts qu'on a faits pour les asservir ont tous échoué au pied de leurs montagnes inaccessibles. Dans le reste de la Barbarie l'autorité s'est résignée à les abandonner à elles-mêmes. Le gouvernement qui nous occupe les a quelquefois prises à sa solde pour contenir ou réduire ses provinces, pour étendre ses frontières. Comme il pouvait être dangereux d'avoir mis ces peuplades dans le secret de leurs forces et de la faiblesse de la nation qui les avait appelées à son secours, il a toujours été arrêté d'avance qu'avant d'être licenciées, elles rendraient les armes qu'il avait été nécessaire de leur confier, et la convention a été fidèlement exécutée.

Dans la plaine sont les Chulouhs. Ils doivent avoir la même origine que les Berbers, puisqu'ils parlent la même langue et qu'ils ont avec eux des rapports primitifs qui les distinguent essentiellement des autres Barbaresques. Tous ont embrassé le mahométisme, mais un mahométisme relâché qui ne les empêche pas de manger du sanglier, de boire du vin ouvertement et sans scrupule. Ces diverses hordes ne diffèrent guère que dans un point, mais dans un point assez capital pour les avoir irrémédiablement brouillées. Les premières ne voient dans les montagnards libres que des sauvages; les secondes traitent d'esclaves ceux de leurs familles qui



ont subi un joug étranger et qui continuent de le porter.

Il n'existe point de Chulouhs ailleurs qu'à Maroc. Ils vivent sous des tentes, ont généralement peu de goût pour l'agriculture, ne mêlent jamais leur sang à un sang étranger, et sans trop de répugnance paraissent assez soumis à des maîtres oppresseurs. Tout porte à conjecturer qu'ils furent autrefois répandus dans tout l'empire. Les provinces intérieures n'en offrent aujourd'hui que peu. On ne les voit maintenant très-multipliés qu'au sud. Vraisemblablement ils s'y réfugièrent pour se dérober à l'oppression des conquérans qui envahirent l'Afrique septentrionale au huitième siècle.

Les Maures et les Arabes formaient originellement des nations très-distinctes. Les derniers se trouvant en trop petit nombre pour leurs premières expéditions en Espagne et pour celles qui, pendant plusieurs siècles, se succédaient très-rapidement, durent associer les premiers à leurs périls, à leurs brigandages, à leur gloire. Cette association militaire produisit sans doute une association civile. Ce mélange, très-souvent répété, effaça insensiblement ce que les physiologies ou les habitudes pouvaient avoir de différent, et avec le temps les deux peuples se réduisirent à un seul. La plus grande partie erre dans les campagnes. Le reste est fixé dans les villes.

Ceux qui ont choisi la vie pastorale forment des sociétés plus ou moins nombreuses, et vivent sous des tentes. Tous les ans ils changent de demeures, ou pour laisser reposer les terres, ou pour aller chercher des pâturages plus abondans. Qu'ils marchent ou qu'ils soient arrêtés, leurs campemens ont le plus souvent une forme à peu près circulaire, dont les troupeaux occupent le centre. Ces campemens sont toujours présidés par un inspecteur, qui lui-même est subordonné au gouverneur de la province, dont la permission est nécessaire pour se déplacer.

Les hommes ne connaissent d'occupation que le labourage. Les travaux les plus rudes, les travaux les plus humilians roulent sur les femmes, généralement regardées comme des esclaves. Quelquefois on les voit attelées à la charrue avec les plus vils animaux. Peut-être est-ce le seul des pays soumis à l'Alcoran où elles soient sans voile. Une dégradation si marquée ne leur ôte pas cependant le désir de plaire. Toutes veulent avoir des colliers de verre, des boucles d'oreille, des bracelets pour leurs bras et pour leurs jambes; toutes, dans l'espoir de paraître plus belles, font imprimer sur leur visage, sur leur cou, sur leur sein, sur la plus grande partie de leur corps des fleurs et des ornemens divers. Les enfans gardent les troupeaux, et reçoivent quelques instructions sur la religion.

Les besoins d'un tel peuple doivent être sin-